



Les Carnets du Cediscor

Publication du Centre de recherches sur la didacticité
des discours ordinaires

3 | 1995

Les enjeux des discours spécialisés

À propos de la structuration des communautés discursives : beaux-arts et appréciatif

Jean-Claude Beacco



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cediscor/523>

ISBN : 2-87854-102-0

ISSN : 2108-6605

Éditeur

Presses Sorbonne Nouvelle

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1995

Pagination : 136-153

ISBN : 2-87854-102-0

ISSN : 1242-8345

Référence électronique

Jean-Claude Beacco, « À propos de la structuration des communautés discursives : beaux-arts et appréciatif », *Les Carnets du Cediscor* [En ligne], 3 | 1995, mis en ligne le 18 août 2009, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/cediscor/523>

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

Les carnets du Cediscor

À propos de la structuration des communautés discursives : beaux-arts et appréciatif

Jean-Claude Beacco

- 1 On peut certes considérer, après D. Hymes (1967, p. 133), qu'une « communauté de communication » se définit moins par les langues naturelles qui sont utilisées en son sein que par l'usage commun de « règles régissant le déroulement et l'interprétation de la parole et de règles régissant l'interprétation d'au moins une variété linguistique ». Demeure en suspens la question du niveau auquel on peut considérer que de telles communautés de communication se structurent : elles ne sont pas co-extensibles à des communautés langagières mais peuvent tendre, au moins pour les pays industrialisés, à se superposer à des communautés politiques (état-nation) monolingues ou multilingues. On peut estimer que les communautés de communication présentent des normes d'interaction « locales », (c'est-à-dire distinctes des règles communes ou ayant vocation à l'être) et que, pour identifier et décrire linguistiquement de tels usages, il convient de se situer au niveau de « communautés ou groupes particuliers », non précisés plus avant dans l'analyse programmatique de D. Hymes.
- 2 C'est à de premières reconnaissances de ces sous-ensembles que nous nous livrerons ici, en privilégiant pour l'occasion une communauté scientifique particulière (constituée par la production de l'histoire de l'art) et une entrée linguistique stratégique pour celle-ci : l'appréciatif en tant que manifestation en surface d'un jugement de valeur ou d'une estimation de l'ordre du sentiment, ainsi que le décrit Ch. Bally (1932, p. 46)¹.

1. Communautés discursives

- 3 L'existence de sous-communautés productrices, en particulier de textes monologiques, est postulée par un nombre désormais croissant de descriptions linguistiques. D. Maingueneau (1992, p. 117) tient que ce qui caractérise certaines recherches récentes sur le discours est « l'intérêt porté à des groupes restreints, à des communautés qui à travers leurs

rites langagiers partagent un même territoire [...]. La production écrite implique crucialement un groupe, une communauté associés à ces rites ». Il avance que ces communautés pourraient être appréhendées dans leur organisation au travers des relations d'autorité qui s'expriment dans la production textuelle et qui donnent cohésion à ces communautés. De tels rituels d'énonciation balisent l'espace social, intra- et peut-être extra-communautaire, et commandent les modes de gestion de l'intertexte propre à la communauté, dans son épaisseur historique.

- 4 Dans une perspective théorique très différente, M. Swales (1990, p. 24 et suivantes) considère lui-aussi comme nécessaire de distinguer « *speech community* » et « *discourse community* », ces dernières étant identifiables sur une base « socio-rhétorique ». Ce seraient les finalités de la communication qui tendraient à assigner aux textes produits des formes spécifiques, formes que chaque communauté serait portée à maintenir, et ceci non exclusivement à cause de leur fonctionnalité. Les éléments qui permettraient d'instaurer en institution discursive un groupe d'individus seraient, toujours d'après M. Swales :

- la présence de finalités publiques communes largement partagées dans le groupe ;
- l'existence de mécanismes d'intercommunication interne ;
- un emploi de ce mécanisme participatif tourné avant tout vers la diffusion de l'information et le « feed-back ». Mais Swales ne précise pas s'il s'agit de flux textuels internes ou diffusés vers l'extérieur de la communauté ;
- l'utilisation d'au moins un genre communicatif mobilisé à ces fins informatives, utilisation tendant vers l'appropriation ;
- l'emploi d'un lexique spécifique ;
- l'existence d'une proportion minimale de membres du groupe présentant un degré acceptable d'expertise relativement aux contenus manipulés au sein du groupe et aux formes discursives appropriées qui les véhiculent.

- 5 Il est hors de doute que cette description des communautés discursives a été élaborée à propos des communautés discursives scientifiques (c'est-à-dire productrices de savoir) qui constituent l'objet central des analyses de M. Swales (analyse des genres dans des environnements universitaires et de recherche). En témoigne clairement l'accent mis sur la production et la gestion d'« informations » au détriment d'autres finalités, moins immédiates, comme la légitimation, pour l'extérieur, de ces communautés ou leur constitution en tant que communautés par cette identité discursive. Ne sont donc pas considérées les interactions de ces communautés avec leur extériorité.

- 6 Quoiqu'il en soit, il apparaît, explicitement dans les analyses que nous venons d'évoquer et implicitement dans de nombreux travaux sur des corpus de textes spécifiques, que l'on postule, au sein de communautés de communication plus larges, l'existence de communautés discursives restreintes. Celles-ci peuvent d'ailleurs fonctionner en plusieurs langues lorsqu'elles sont intégrées à des communautés dites internationales (Beacco 1992 et 1993). Cela implique de considérer que, dans une communauté de communication, la maîtrise des normes d'interaction n'est pas également partagée. Cette hétérogénéité de la compétence discursive est probablement régulière et non erratique car elle peut s'appréhender sur un *continuum* dont les chevrons seraient les suivants :

- maîtrise par un locuteur des seules normes d'interaction communes ou des plus répandues dans une communauté de communication ;
- outre la compétence discursive « commune », reconnaissance des normes d'interaction sectorielles propres à des communautés discursives particulières ;

- maîtrise effective des normes d'interaction de communautés discursives auxquelles cependant l'énonciateur n'appartient pas (par exemple, les écrits « scientifiques » de G. Perec) ;
 - reconnaissance et maîtrise effective et légitime des normes d'interactions d'une communauté discursive dont le locuteur est reconnu comme membre.
- 7 Nous ne prétendons pas affirmer par là que les formes de l'interaction, dans une communauté de communication, seraient toutes à rapporter à ces flux d'interaction internes et externes des communautés discursives. On ne peut exclure cependant qu'une telle visée totalisante ne soit inscrite au cœur de la perspective « sociolinguistique » de D. Hymes qui se donne comme objet d'étude la communication dans les sociétés traditionnelles pré-industrielles. De cela témoigne visiblement la nature des recherches en ethnographie de la communication effectuées dans cette mouvance théorique, telle qu'elle apparaît dans le recensement de G. Philipsen et D. Carbaugh (1986). Dans les sociétés traditionnelles, les rites d'interaction, oraux pour la plupart, pourraient partager les mêmes traits que la culture globale du groupe. Si l'on suit C. Camillieri (1989, p. 49 et suivantes), les cultures traditionnelles se caractériseraient par l'emprise des rituels qui laissent une marge très réduite aux comportements individuels singuliers des membres du groupe, par « *l'allongement des significations* », soit une dimension symbolique attribuée à des activités à finalité fonctionnelle immédiate (rituels de production du feu, rites agricoles) et enfin par une forte cohérence d'ensemble du système culturel. Autant de traits dont il serait loisible de chercher l'actualisation dans les comportements communicatifs langagiers et non-langagiers.
- 8 Dans les sociétés industrialisées et post-industrielles, on peut observer, toujours d'après C. Camillieri, une désagrégation de la culture totalisante par spécialisation des activités à l'intérieur de la communauté. Celle-ci conduit à une multiplication des sous-groupes sociaux ou à une émergence de ceux-ci, qui peut conduire à « *l'autonomisation des sous-cultures* ». C'est à ce phénomène que pourrait renvoyer, pour ce qui nous occupe, l'émergence des communautés discursives différenciées. Cette fragmentation de la culture globale a aussi pour conséquence une réduction du domaine structuré par des rituels et en particulier une gestion strictement utilitaire, sans signification culturelle « adjointe », des comportements à visée fonctionnelle précise.
- 9 Du point de vue discursif, la contrepartie de cette évolution pourrait être une plus grande fluidité des contraintes textuelles : ainsi pourrait-on rendre compte, par exemple, de la variation diachronique de la production textuelle médiatique par rapport à la relative stabilité de discours normatifs comme ceux du droit ou de l'administration, fortement ancrés dans leur intertextualité antérieure. La latitude laissée à l'énonciateur singulier pour manipuler la matière culturelle, et donc langagière-discursive, pourrait ainsi se traduire par une influence réduite des rituels sur la production textuelle. C'est sans doute dans le contexte de cette évolution de la structure des cultures qu'il faudrait interpréter le lent passage des textes dits littéraires, et probablement d'autres secteurs de la production, d'une esthétique de la reproduction, commandée par des règles de genre et/ou une composante rituelle forte (rivalisation avec le modèle) à une productique de l'originalité et/ou de la singularité textuelles.
- 10 À ce point, il semble possible de fonder une analyse des textes et des documents sur une conception de la communication sociale qui tienne compte de l'existence, au sein de communautés communicatives larges, de communautés discursives nucléaires, dont il

reste à reconnaître les fonctionnements internes et les modes de relation avec leur extériorité.

2. Flux textuels

2.1. Structure des communautés discursives

- 11 Le concept de communauté discursive, en tant qu'institution à laquelle ses propres pratiques textuelles donnent cohérence, est de nature à fonder des descriptions plus assurées de la production textuelle : leurs formes textuelles et leurs actualisations langagières peuvent de la sorte être rapportées à un ensemble de places, de flux vectoriels de textes et de localisations différentielles des communautés discursives, espace structuré qui autoriserait des recherches de variations et d'invariants sur des corpus non aléatoires.
- 12 L'établissement d'une cartographie du domaine textuel implique, entre autres :
 - d'identifier les différents types de communautés discursives relativement à leur gestion de la production textuelle, à usage interne ou dirigée vers son extérieur (communautés scientifiques, communautés économiques...) ;
 - d'examiner les proximités textuelles (matrice de discours et actualisations langagières) dues à des homologues d'organisation entre communautés de même nature (ou de nature différente) ;
 - de cerner les relations entre communautés différentes qui pourraient alors mettre en évidence des configurations récurrentes (communauté satellite, communauté relais, communauté concurrente...). Ainsi pourra-t-on lire ici-même la contribution de G. Petit qui montre comment deux communautés articulées entre elles mais distinctes (une communauté économique, l'administration des Postes, et une communauté scientifique, celle des philatélistes) organise le « partage » d'un objet du discours commun : le timbre-poste.
- 13 Certains éléments d'une telle topographie ont été déjà ébauchés. Il nous a ainsi été donné d'avancer (Beacco 1992a, p. 6) que certains textes gagneraient à être considérés comme des marchandises : de tels « objets » mis en vente sont tenus de rencontrer la demande des consommateurs au niveau des contenus/représentations/valeurs qu'ils véhiculent mais aussi, peut-être, dans leurs formes langagières. Ce qui n'exclut pas l'existence d'autres textes destinés à faire vendre et qui ne sont pas eux-mêmes des marchandises. D'autres textes non destinés à un marché mais qui circulent au sein d'une communauté discursive devraient pouvoir être envisagés à partir du réseau de lieux institutionnels qu'ils exhibent et qu'ils fondent.
- 14 Dans une optique très comparable, D. Maingueneau (1992, p. 120) suggère que les discours se laissent répartir sur une échelle, en fonction de leur degré d'ouverture : « À un extrême on aurait des discours fermés pour lesquels coïncident tendanciellement l'ensemble des lecteurs et celui des scripteurs : ceux qui lisent sont aussi des gens qui écrivent des textes du même type. À l'autre extrême on peut placer des discours ouverts pour lesquels la disproportion entre l'ensemble des scripteurs et celui des lecteurs est gigantesque : ainsi dans le cas d'un quotidien à grand tirage . »

2.2. Flux internes, flux externes

- 15 De telles esquisses invitent au moins à considérer comme opératoire pour la description linguistique la distinction entre flux de textes internes à une communauté discursive et flux dirigés vers l'extérieur. Ces deux circulations de textes pourraient révéler des distinctions d'actualisation langagière sur la base de ces conditions de production et de consommation. A titre d'hypothèse, on peut présumer que les flux textuels internes à une communauté et qui en constituent l'identité pour l'extérieur (flux fondateurs, à distinguer peut-être de flux internes secondaires comme ceux relatifs à l'organisation et à la gestion matérielle et institutionnelle d'une communauté non-économique) comporteraient comme traits saillants :
- une intertextualité caractérisée par la possibilité forte que chaque texte suscite un « retour », les positions de destinataire et de destinataire étant potentiellement interchangeables, qu'il s'agisse de groupes de « pairs », qui sont cependant traversés par des hiérarchisations internes, ou que les relations textuelles soient directement commandées par les positions des producteurs/récepteurs (par exemple : transmission des textes par la voie hiérarchique) ;
 - un contrôle relatif des textes dans leur organisation linéaire et macro-structurale (genre et matrice discursive admis) ainsi que dans leurs actualisations langagières (marqueurs admis des opérations discursives de toute nature, à l'oeuvre dans un genre discursif ou un régime discursif) ; entrerait ainsi en ligne de compte la légitimité de l'écriture comme fondatrice de la communauté, signe d'appartenance de ses membres et garant de ses conditions d'accès ;
 - une certaine confidentialité de la diffusion de ces textes, ce caractère non public relevant des règles de réserve ou étant une conséquence mécanique, puisque certains de ces textes ne sont pas accessibles (repérables et compréhensibles) à qui n'a pas les connaissances et les compétences cognitives, sociales et textuelles pour les interpréter ;
 - le statut non marchand des ces textes qui ne sont pas fondamentalement « à vendre » mais dont l'édition est uniquement une forme obligée de la diffusion (certains textes demeurent non publiés).
- 16 Cette circulation textuelle restreinte aux membres d'une communauté discursive rend plus aisé le contrôle des normes de production textuelles et la pérennisation de celles-ci.
- 17 Les flux textuels propagés à l'extérieur par une communauté discursive peuvent être conçus *a priori* comme plus diversifiés et plus complexes du point de vue de leurs formes (matrices et marqueurs linguistiques) en ce qu'ils répondent fort probablement à des finalités multiples et combinables entre elles. Le rôle qu'une communauté discursive assigne à ces relations extérieures peut relever :
- de l'autovalorisation de la communauté elle-même ou des objets, réels ou symboliques, signes, valeurs et savoirs qu'elle produit, la diffusion vers l'extérieur pouvant adopter des allures de promotion, propagande, publicité, et toutes formes de séduction langagière ;
 - de la transmission de connaissances à statut scientifique-technique reconnu ou non valorisées socialement (cuisine, hippisme, pêche à la ligne...) ;
 - de stratégies de gestion des relations avec d'autres communautés discursives, homologues et/ou concurrentes : prises de position, controverse, démentis et toutes formes de polémique externe particulièrement sollicitées dans le débat social public ; ces stratégies supposent à leur tour des formes spécifiques de la gestion de la reformulation et de la sollicitation de l'intertextualité antérieure ;

- d'objectifs économiques, par production de textes-marchandise, profilés en fonction des segments visés du marché des consommateurs, cas dans lequel le « retour » du lectorat sous forme de textes publics s'avère très exceptionnel (courrier des lecteurs...).
- 18 Ces fonctions différenciées des flux textuels externes, et donc publics, sont de nature à rendre compte de la plasticité de leurs actualisations langagières qui ne relèvent plus de la seule conformité à une norme légitimée.

3. « Livres d'honnête culture »

- 19 C'est précisément dans ces flux externes que se situent les textes didactiques et de vulgarisation. Cette localisation n'épuisant pas la définition de la « didacticité » au sens englobant où l'entend S. Moirand (1992a). Sans entrer trop avant dans la distinction entre flux didactiques et flux de vulgarisation (textes-marchandise produits par des membres non légitimes ou légitimes, et destinés à des publics non captifs), on retiendra comme didactiques, en première approximation, des flux textuels externes, seconds ou indirects, en ce qu'ils dérivent des flux internes, par transformation au sein d'une instance relais qui ne prend pas nécessairement la forme d'une instance éditoriale spécialisée :

flux interne (production de connaissance)	>	instance de transposition	>	flux externe (diffusion)	>	public captif et/ou non-captif
---	---	------------------------------	---	-----------------------------	---	-----------------------------------

- 20 On se trouverait donc devant un cheminement textuel repérable, les producteurs impliqués dans les flux internes et externes pouvant être distincts. Ces processus de transposition peuvent être réitérés, l'éloignement d'avec la communauté discursive-source et la non-implication directe des producteurs de connaissances conduisant de la sorte vers la vulgarisation.
- 21 Il est cependant à souligner que ces flux externes, quel que soit le caractère simplificateur de la description retenue, ne sont pas les seuls observables. En effet, en parallèle aux textes didactiques articulés sur des communautés discursives scientifiques qui relèvent de réorganisations, sélections, reformulations effectuées sur les flux primaires internes et empruntent des formes éditorialement repérables (manuels, cours, introduction à..., traité de...), on peut enregistrer la présence de flux externes directs ou plutôt internes *et* externes. Le savoir exposé dans ces textes est originel/original mais, même s'il a fait partiellement l'objet de publication interne, il est proposé simultanément, dans son intégralité, et à l'appréciation des pairs de la communauté et à la consommation de lecteurs non-spécialistes. Nous serions ainsi en présence de textes qui échappent à la partition externe/interne puisqu'il s'agit de textes-marchandise publics relevant à part entière des flux textuels internes aux communautés scientifiques. D'un point de vue éditorial, ces textes savants-publics ne se distinguent pas des textes didactiques ou de vulgarisation topologiquement définissables comme tels. Mais la description linguistique des formes de ces textes se doit de prendre en compte cette situation de production ambivalente et de décrire leurs actualisations langagières en fonction de cette double destination qui fait d'eux des produits de la communauté scientifique d'origine et des textes-marchandise destinés à la consommation.

- 22 Cette configuration des flux externes est particulièrement nette dans le cas de certaines communautés savantes productrices de « sciences humaines ». Ainsi les sciences historiques. L'histoire est très largement représentée dans l'activité éditoriale (environ 3000 titres en 1992, sur les 24000 recensés durant l'année, contre 2000 titres à la production romanesque). Le mouvement des « Annales² », fondé en 1929, atteint à la notoriété grâce au succès commercial d'un texte savant-public comme : *Montaillou, village occitan, de 1294 à 1314* (E. Le Roy Ladurie, Gallimard, Bibliothèque des histoires) qui, en 1975 et en 1976, se vend à 130.000 exemplaires (les textes savants-internes étant tirés en général à 500 exemplaires). Cette hypertrophie des flux externes/internes, non surprenante en histoire où la tradition des historiens-écrivains est aussi ancienne que la discipline elle-même, conduit à brouiller le statut du savoir ainsi diffusé (fondamental ? didactique ?) et à instaurer une osmose entre histoire savante et histoire « mondaine », comme l'ont à maintes reprises souligné les observateurs des phénomènes éditoriaux. « *Personne ne souhaite, note P. Lepape³, le retour à la vieille frontière infranchissable entre livres savants et livres d'honnête culture, mais on aimerait que des balises existent pour guider les choix. Or les éditeurs pratiquent le mélange des genres* ». Cette ouverture de la communauté scientifique est sans nul doute profitable à certains consommateurs qui voient devenir accessible ce qui était de diffusion restreinte. Mais quelles stratégies d'écriture retiendra le producteur qui veut vendre et ne pas déchoir ? Car il est pris dans une double contrainte : assurer la légitimation de ce texte savant-public auprès de ses pairs et répondre aux attentes de son public virtuel.

4. Beaux-arts et « beaux livres » : appréciatif et stratégies discursives

4.1. Discours de l'art

- 23 Cette dualité structurelle de ces flux externes d'une communauté scientifique caractérise de manière comparable l'histoire de l'art que nous retiendrons désormais comme objet d'analyse. Il n'entre d'ailleurs pas dans notre propos d'examiner si ces deux communautés sont en relation d'inclusion, cette localisation relative pouvant être déterminée du point de vue de l'objet de recherche (l'art relève-t-il de l'histoire ou de l'esthétique ?) tout autant que d'un point de vue institutionnel. Contentons-nous d'enregistrer le fait que cette communauté est complexe (elle est constituée de chercheurs, professeurs, conservateurs, experts.) mais qu'elle a organisé son truchement avec l'extérieur sous la forme attendue de flux didactiques et de vulgarisation, dont un nombre important de textes-marchandise diffusées par des publications périodiques (de *Beaux-arts magazine* à *L'Œil*). Ici aussi cependant sont identifiables des textes au statut ambigu, savants et publics, spécialement « les catalogues de musées ou d'exposition [et] les luxueux livres d'art vendus aux 2/3 à la fin de l'année comme cadeaux d'étrennes et dont certains sont des productions scientifiques mais d'autres de simples "beaux livres" (terme utilisé dans l'édition) à feuilleter pour le plaisir des yeux » (Blondel 1989, p. 23 ; voir également Blondel 1994).
- 24 Pour mettre en évidence les stratégies d'écriture adoptées dans ces flux textuels internes/externes, nous nous en tiendrons à des productions légitimes et considérées comme telles. Nous prélèverons quelques échantillons dans des textes éditorialement

considérés comme relevant de la production scientifique dirigée vers un public cultivé, aussi proches donc que possible des flux internes.

4.2. Le premier échantillon

- 25 Pour l'occasion nous avons retenu un ouvrage de la collection *l'Univers des formes* (fondée par A. Malraux, Gallimard éd.) : *Le monde roman. Les royaumes d'Occident* (1983). Les analyses proposées dans le cadre de cet article ne sauraient avoir valeur que de sondage, au mieux qualitativement pertinent, et dont il reviendra à des descriptions prenant en compte des corpus plus représentatifs de vérifier les hypothèses qu'elles autorisent. D'autant que nous nous en tiendrons à l'examen d'une entrée linguistique isolée mais cruciale cependant : l'appréciatif. Multiforme dans ses actualisations, pouvant surgir partout dans une matrice discursive, il constitue un témoin privilégié des choix énonciatifs auxquels peut conduire la localisation des textes savants-publics dans les flux textuels, zone critique où les stratégies discursives se donnent à lire avec plus d'évidence⁴.
- 26 Le premier échantillon, sélectionné de manière aléatoire, est constitué de deux développements (« De la ville à la campagne », « Habitat rural ») situés dans le premier chapitre de l'ouvrage (p. 22-24), lequel est dû à X. Barraï, alors professeur à l'Université de Haute-Bretagne (Rennes II). Ces textes sont structurés suivant une organisation descriptive-énumérative qui donne à voir les données artistiques-historiques à trois niveaux différents de référenciation :
- un niveau global-générique, le plus abstrait : « [...] les abords de la ville médiévale [...] » (§ 1) ;
 - un niveau global-collectif, proche du précédent : « [...] les voies romaines sont réutilisées [...] » (§ 2) ;
 - un niveau spécifique-singulier, attaché à un objet de discours particulier, et où interviennent donc des déterminations temporelles et spatiales : « [...] une autre fouille anglaise, celle du site de Gomeldon (Wiltshire) montre, entre le XII^e et le XIV^e siècles [...] » (§ 6).
- 27 La distribution des marques de l'appréciatif dans cet extrait est en étroite corrélation avec ces degrés de « focalisation réaliste » de la référenciation : elle est pratiquement absente des segments textuels de niveau spécifique-singulier, en particulier tout au long des paragraphes de « Habitat rural » entièrement centrés sur la description de sites précis (Wharram Percy, Gomeldon, Pen er Malo...).
- 28 L'appréciatif se manifeste dans les segments de niveau global-générique et global-collectif pour noter des quantités pour lesquelles des formes de quantification objective semblent ne pas être disponibles, parce que la mesure ne peut s'effectuer au moyen d'unités discrètes universelles. Mais il peut aussi correspondre à une actualisation « approchée » de données quantitatives que l'énonciateur ne juge pas utile de citer. Ce « subjectif », présent par défaut ou en lieu et place d'« objectif », est visible dans les segments suivants :
- [...] (la ville) est *étroitement* associée à la campagne [...] (§ 1)⁵
 - [...] grâce à une *meilleure* utilisation du cheval ferré [...] (§ 1)
 - [...] les voies romaines sont [...] reliées par un réseau *plus léger*. (§ 1)
- 29 L'appréciatif actualise des quantifications données à interpréter comme compactes et globales, estimations jugées acceptables pour un lecteur non spécialiste et point trop compromettantes dans un exposé de synthèse. Il en va de même pour les exemples

suivants où la quantification appréciative semble dispenser d'exemplification. La subjectivité linguistique du scripteur apparaît comme faiblement impliquée dans ces estimations non-axiologiques, attestées dans de nombreuses autres formes discursives :

- Les *principaux* architectes travaillent à [...] (§ 2)
- Un réseau de paroisse, *important en milieu rural* [...] (§ 2)

- 30 L'appréciatif, même à dimension d'estimation, joue un rôle plus nettement structurant dans la linéarité du texte. Il apparaît dans une connexion où il joue le rôle de déclencheur-justification d'une description objective qu'il amorce ou qu'il boucle *in fine*. Sa valeur n'est pas strictement démarcative mais ces appréciatifs viennent comme relancer périodiquement les développements centrés sur les données, tenues linguistiquement à distance de l'énonciateur. On rencontre, en attaque de paragraphe et embrayant sur des descriptions de niveau spécifique-singulier, des appréciations qui ouvrent une description énumérative enchassée dans la précédente :

- Les ponts deviennent un élément *primordial* du réseau routier [...] (§ 2)
- [...] les ponts urbains sont les plus *importants* [...] (§ 2)

- 31 Ces cadrages structurent, au fil du texte, la focalisation descriptive d'un paragraphe et accompagnent les couplages hyperonymes-hyponymes qui en constituent l'armature (§ 2 : *réseau routier/pont ; ponts/ponts romains ; ponts/ponts urbains ; ponts urbains/pont de Châtellerault...*).

- 32 On retrouve cette même fonction, en amorce du paragraphe consacré au site de Wharram Percy :

- Le site de [...] est une des fouilles *majeures* pour la connaissance du village médiéval [...] L'habitat se développe sur ce site [...] (§ 5)

- 33 L'appréciatif *majeures* scande de manière symétrique des fins de description, effet de bouclage qui autorise, comme attendu, l'interprétation des données présentées par anaphore résomptive (sous forme de nominalisation), en attaque de paragraphe, avec clôture par « enjambement » du paragraphe précédent et ouverture d'un nouveau développement :

- Cette *amélioration* générale du tissu routier va de pair avec [...] (§ 4)

- 34 On relève aussi en fin de paragraphe, mais sans cet effet de bouclage, l'appréciatif *les plus prestigieux*, qui sera redoublé par *élément primordial* et qui accompagne l'emboîtement hyperonymique *grands travaux/portes, chaussées, ponts ; réseau routier/ponts* :

- La construction des ponts est l'un des aspects *les plus prestigieux* des grands travaux [...] (§ 1)

- 35 Restent quelques appréciatifs attachés à des objets de discours et à valeur axiologique-affective indubitable. Si l'on écarte *grands travaux* (§ 1), lexicalisé, on note des appréciatifs suggestifs comme « abords [...] *encombrés* » et « routes [...] *sinueuses* » (§1), à valeur descriptive claire pour ce dernier, mais que la symétrie avec *abords encombrés* colore d'appréciatif négatif, et comme « ponts [...] *pas suffisants* » ou « *en mauvais état* » (§ 2).

- 36 Ces déterminations pourraient s'interpréter comme n'étant pas rapportées au seul scripteur mais données comme une évaluation diffuse et partagée, construite à partir d'un repère collectif. C'est du moins une première approche que l'on peut avancer pour ce genre d'appréciatif, qui fait hésiter Ch. Bally (1933, p. 46) : « *Un cas plus délicat est celui où l'adjectif cumule les significations de qualité objective et d'appréciation subjective : ce sermon est monotone (= je m'ennuie à écouter ce sermon parce qu'il est uniforme).* »

- 37 Avec une implication faible de l'énonciateur apparaissent enfin des manifestations de l'appréciatif d'intensité comme atténuée parce que les actualisations langagières sont prévisibles-conventionnelles dans le cadre de la « fonction intensificateur (*Magnus*) » au sens de I. Mel'cuk (1984⁶) :
- [...] la *riche* demeure urbaine des XI^e et XII^e siècles obéit [...] (hors corpus, p. 22)
 - [...] les *belles* demeures juives [...] ne diffèrent en rien [...] (*ibid.*)
 - [...] des ouvrages *hardis* [...] (§ 2)
- 38 De tels rôles discursifs de l'appréciatif sont très comparables sinon identiques à ceux que nous avons dégagés dans un discours historique de recherche, relevant donc de flux internes (Beacco 1985). Il y est là aussi utilisé pour la quantification non-objective, en tant que balise-justification de description, avec ou non dimension interprétative, et avec des objets de discours mais sans implication marquée de l'énonciateur singulier.
- 39 On pourrait en conclure, sous réserve d'analyses ultérieures, que ces textes issus des flux internes-externes considérés adoptent tout simplement le régime discursif du discours de recherche, au moins pour cette entrée linguistique. La double contrainte est tournée par une stratégie d'écriture dans laquelle priorité est donnée à la conformité aux normes discursives internes. Ceci est d'autant plus vraisemblable que l'écriture savante autorisée au sein de la communauté « Beaux-arts » peut apparaître comme peu distincte, dans ses réalisations, d'autres formes d'écriture ayant cours à l'extérieur et pour lesquels les lecteurs non-spécialistes peuvent s'être construit une compétence.

5. L'inculcation esthétique : une stratégie discursive pour l'extérieur ?

5.1. Le second échantillon

- 40 Le second échantillon, qui provient du chapitre II (« Les arts de la couleur ») est dû à F. Avril, alors conservateur du Département des Manuscrits de la Bibliothèque Nationale (Paris). Il est constitué de l'introduction du développement consacré à la France (§ 1) et à une partie de l'analyse centrée sur la Normandie (§ 2 et 3, p. 159-163).
- 41 Dans ce fragment apparaissent aussi, avec une particulière évidence, des appréciatifs à fonction structurante annonçant des descriptions objectives ou les clôturant par anaphore globale à valeur interprétative avec une forte composante quantitative :
- Dans l'histoire des arts picturaux en France, la période romane occupe une place *bien particulière* (attaque du texte, § 1)
 - *Exemplaire* à cet égard est le cas de la Normandie (attaque du § 2)
 - [...] Ce brusque *tarissement* de l'élan créateur tient sans doute [...] (§ 4)
 - L'initiale historiée devient désormais l'élément *privilégié* du décor (attaque du § 3)
- 42 Même utilisation en attaque du paragraphe avec enjambement (reprise du § 3) de l'appréciatif dans une fonction de quantification globale-compacte, moins apparente cependant parce que les niveaux de focalisation descriptive n'apparaissent pas aussi délimités que dans le texte précédent :
- [...] dispositif monastique *remarquablement étoffé* [...] (§ 2)
 - [...] style *foncièrement original* [...] (§ 2)
 - C'est incontestablement dans ce domaine que les enlumineurs de cette région ont contribué de façon *essentielle* à la définition d'une conception *proprement* romane de l'ornementation (§ 3)

- 43 La sur-assertion (*incontestablement*) laisse entrevoir que les quantifications appréciatives de haut degré évoquent une polémique scientifique à laquelle il est ainsi fait allusion, et sont probablement à rapporter à une argumentation détaillée dont ils ne sont que la manifestation quantitative-compacte de surface.
- 44 À la limite de ces utilisations quantificatrices, l'appréciatif se rencontre pour déterminer des objets de discours dont on ne sait s'ils sont donnés à lire de manière objective. Il en va ainsi d'un ensemble conceptuel attendu dans un discours historique de ce type qui est amené à manipuler des objets de discours comme « l'originalité » ou « le progrès » :
- Des caractères *originaux* se dégagent alors de la production de certains centres [...] (§ 1)
 - [...] un style *foncièrement original* [...] (§ 2)
 - [...] en plein essor [...] le duché avait manifesté [...] la *vitalité* artistique [...] (§ 2).
- 45 Des utilisations très voisines de l'appréciatif laissent cependant percevoir une moindre distance énonciative :
- (la) technique picturale *dense* (?) et *pâteuse* s'efface [...] au profit de composition tracées d'une plume *légère* [...] (§ 3)
- 46 Cette présence plus accentuée de l'énonciateur par des appréciatifs affectifs-évaluatifs se manifeste dans la représentation des objets de discours et prend la forme de marqueurs moins prévisibles. Mais ces notations subjectives sont comme doublées immédiatement par des mises en discours objectivantes (*dense et pâteuse*). Celles-ci en général suivent les appréciatifs et semblent à la fois les justifier (on est alors proche de l'appréciatif structurant) et les élucider, avec une série de justifications-explications paraphrastiques :
- [...] une féodalité *remuante* et toujours prête à contester la suzeraineté [...] (§1)
 - [...] une situation politique *émiettée* [...], résultant de l'affaiblissement progressif du pouvoir impérial, les structures de celui-ci ayant peu à peu cédé [...] (§ 1)
- 47 Ces représentations plus subjectivées des référents semblent apparaître essentiellement dans l'introduction, morceau d'apparat auquel elles donnent une animation pittoresque, proche de l'effet du réel, dans un environnement de niveau global (niveaux a et b). Mais rien, là encore, de bien différent des fonctions données à l'appréciatif dans des textes de recherche où « *ces saillies modales rompent l'ordonnancement neutre [...] des données et des explications* » (Beacco 1985, p. 126).

5.2. Appréciatif et objets de discours

- 48 Jusqu'ici, les textes analysés (échantillons 1 et 2) manifestent une très large conformité avec les textes de recherche correspondants, et appellent donc une interprétation de la stratégie discursive qui tienne compte de cette identité manifeste. Cependant, ce second échantillon laisse percevoir des utilisations de l'appréciatif qui, à des degrés divers, pourraient renvoyer à une stratégie discursive plus complexe, déployant des actualisations langagières à mettre en relation avec les destinataires extérieurs à la communauté discursive.
- 49 À l'appui de cette analyse, signalons en premier lieu des appréciatifs à dimension affective marquée, dans le cadre cependant d'un doublage objectif (*constellation*)-subjectif (*morcellement*) :
- À la constellation des principautés correspond un *étonnant* morcellement de styles [...] (§ 1)

- 50 Dans une chaîne référentielle, le travail du texte transforme un objet de discours, aboutissant à le doter d'une composante affective particulièrement forte :
- [...] on voit les Français [...] *assimiler* les influences [...] L'Angleterre exerce notamment une *attraction irrésistible* [...] Dans le dernier tiers du XI^e siècle, cette phase d'*assimilation avide* [...] (§ 1)
- 51 Cette évaluation presque polémique est destinée à mettre en évidence, par contraste, la thèse de l'originalité de la production picturale française, dégagée de ses conditionnements premiers. Mais de tels appréciatifs demeurent isolés et sporadiques, même s'ils tranchent par rapport à l'allure ordinaire du discours de recherche.
- 52 Se dessine surtout, avec des contours plus nets et une présence massive, un groupe de prédications appréciatives d'orientation nettement axiologique au moyen duquel le scripteur valorise une catégorie d'objets de discours : les oeuvres analysées. Celles-ci ne sont pas seulement représentées comme des indices mis en relation et destinés à construire une cohérence historique, mais elles sont systématiquement représentées sous forme de chefs-d'oeuvre :
- [...] un manuscrit comme le Beatus [...], *chef-d'oeuvre* de l'enluminure gasconne [...] (§ 1)
- 53 Dans cet exemple, on peut probablement considérer *chef-d'oeuvre* comme un simple descriptif, à l'égal de *grands travaux*.
- 54 La valeur appréciative est moins douteuse dans les exemples suivants,
- [...] *la magnifique floraison* d'oeuvres [...] (§ 2)
 - [...] les créations *les plus heureuses dans ce domaine* apparaissent dans [...] (§ 3)
- 55 où l'appréciatif assure aussi la cohésion par le biais d'une opération de quantification ; celle-ci semble particulièrement manifeste dans :
- L'initiale [...] apparaît comme la *quintessence* du style normand [...] et révèle un genre parvenu à la *perfection* (§ 3)
 - [...] qu'il s'agisse là d'un *réussite exceptionnelle* dans la production normande [...] (§ 3)
- 56 La densité notable de tels appréciatifs, présents à tous les niveaux de description (et, en particulier au niveau spécifique-singulier), révèle un véritable registre énonciatif distinct des touches énonciatives éparses déjà relevées. Ils interviennent pour valoriser les données historiques (oeuvres) au sein même de leur description, dont ces jugements évaluatifs ne sont pas distingués, et proposent à l'admiration du lecteur (« savant » et « non savant » ?) des œuvres qui ne jouissent pas d'une grande notoriété.
- 57 Cette couche d'appréciatifs particulièrement attestée dans ce texte des flux internes-externes n'est peut-être pas à elle seule la trace d'une stratégie discursive spécifiée en fonction des destinataires extérieurs. Il n'est cependant pas indifférent de signaler qu'un tel phénomène semble très présent dans les textes des flux externes. Cette valorisation systématique et souvent hyperbolique (appréciatif de haut degré) de données retenues est aisément repérable dans un ouvrage didactique appartenant à la même communauté translangagière comme *La pittura italiana, dal medioevo al novecento* (1987, Martinello ed., Milano) de E. Carli (non identifié par ses fonctions). Cet ouvrage dont la préface souligne la finalité didactique (« *constituer une première approche de la peinture italienne* ») précise que les commentaires des oeuvres, qui tiennent compte « *des critères les plus modernes d'interprétation* » visent à faire comprendre et apprécier la beauté des chefs-d'oeuvre (*la*

bellezza dei capolavori). Une telle intention éditoriale se manifeste dans l'utilisation d'appréciatifs axiologiques précisément attachés aux peintres et à leur production.

58 Relevons, au hasard, dans le chapitre 1 (« Le origini e il duecento ») des segments tels que :

- G. Vasari, il primo e il più famoso biografo degli artisti italiani [...] (p. 11)
- [...] gli affreschi [...] di San Clemente a Roma [...] sono opera di un *grande, squisito* artista [...] (p. 12)
- [...] l'*eleganza e la finezza* del disegno, la capacità di rendere con *grande chiarezza ed efficacia* [...] (p. 12)
- [...] altrettanto *ammirevole* è la descrizione dell'ambiente (p. 12)
- [...] una corrente [...] intesa a conferire *vivacità* narrativa all'aulico linguaggio di Bisanzio. Essa ha il suo *cospicuo monumento* negli [...] (p. 14),

59 où *aulico* (= de cour), par contraste, peut apparaître comme appréciatif négatif (rigide, conventionnel)

- [...] aveva uno dei suoi *più geniali* interpreti in Cimabue (p. 22)
- [...] la *più bella* delle ancône di questo genere [...] (p. 22),

60 ou encore, en vrac, intégrés à la description-interprétation, des appréciatifs comme⁷ : *âpre et puissante dramaticité* (p. 28), *dessin énergique de l'anatomie* (p. 28), *profonde originalité* (p. 32), *extraordinaire richesse* (p. 32), etc.

61 Cette densité d'appréciatifs, attachée aux mêmes objets de discours, ne laisse pas de doute sur le fait qu'il s'agit d'une stratégie d'écriture, explicitée comme telle, et qui trouve donc un correspondant dans les textes des flux internes-externes.

6. Interprétations

62 Les analyses précédentes tendraient donc à mettre en évidence que les flux internes-externes issus de la communauté discursive « histoire de l'art » peuvent adopter des régimes discursifs distincts : l'un où les emplois et la distribution de l'appréciatif sont assimilables à ses usages dans les flux internes ; l'autre, à forte composante axiologique, très nettement apparenté aux utilisations de l'appréciatif dans les flux externes.

63 Ces deux régimes discursifs sont à l'oeuvre dans le même ouvrage et se donnent donc comme des stratégies alternatives d'écriture. Le second n'est probablement pas reconnu comme constitutif de l'écriture académique, si l'on en croit quelques articles de critique des livres d'art, dont il conviendrait de caractériser fermement les représentations de l'écriture scientifique légitime qu'elles véhiculent. Par exemple, à propos de l'ouvrage de P. Gagliardi (*La Conquête de la peinture*, 1994, Flammarion), on relève que :

Gagliardi se laisse aller à la rhétorique. Passent encore les surnoms du genre – le sorcier de Padoue-, [...] les effets poétiques bon marché – beautés suaves et grinçantes –, et les slogans de conférencier [...] Mais à trop chercher à frapper, l'auteur finit par tomber dans le catégorique et l'excessif [...] Lyrisme, psychologisme facile, Panofsky en usait avec les tableaux moins cavalièrement [...] ⁸

64 Aucune allusion directe à l'appréciatif ici, mais certains exemples retenus laissent comprendre qu'il est aussi remis en question. La légitimité académique de ce second régime discursif n'est pas, en l'état actuel des recherches, établie.

65 Les effets recherchés de ce déploiement d'admiration linguistique sont ambigus car on ignore s'ils correspondent à une attente précise du lectorat non-savant. Du point de vue des scribes, cette utilisation de l'appréciatif peut traduire un souci de type éducatif,

consistant à élargir le champ de l'expérience esthétique du lecteur en le diversifiant et en le fondant sur des catégories historiques. Affinement portant au raffinement qui permet, par cette forme d'écriture, de réduire l'écart entre production savante confidentielle et travail de recherche original qui rencontre un public. Elle peut tout autant, et de manière contradictoire, répondre à un projet d'autovalorisation de la communauté savante : ce qui est présenté avec insistance comme beau par le spécialiste n'apparaît pas nécessairement comme tel au profane qui peut finir par admettre le caractère limité de sa perception esthétique, reconnaissant ainsi la supériorité de qui est en mesure de percevoir ailleurs le beau. Une telle stratégie discursive construit d'un même mouvement ouverture vers le lecteur et reproduction de la frontière entre intérieur et extérieur de la communauté.

- 66 Rien n'autorise, pour l'heure, à postuler que de tels phénomènes pourraient concerner les flux internes et externes d'autres communautés discursives. Il ne faut pas, en l'occurrence, sous-estimer ce qui peut apparaître comme des caractéristiques spécifiques à la communauté « histoire de l'art », à savoir son identité floue : elle peut en effet inclure universitaires et conservateurs de musées, chercheurs spécialisés et experts devant les tribunaux, commissaires priseurs, antiquaires et « marchands ». Quoi qu'il en soit, car les interprétations de ce type sont fonction de la sagacité non linguistique du descripteur, on retiendra que l'analyse des comportements d'un élément linguistique, l'appréciatif, donne lieu à des explorations tournées vers les textes et non vers les catégories discursives, si elle s'inscrit dans le cadre de cette tectonique des textes qui articule des communautés discursives les unes aux autres et qui produit des flux textuels différenciés. On peut certes rapporter les caractéristiques des textes issus de ces communautés à des conditionnements langagiers, comme K. Lodge (1982) qui rend compte du « dynamisme » des objets de discours, en histoire de l'art, par des propriétés des langues naturelles utilisées, l'anglais et l'allemand. Il n'en demeure pas moins que l'établissement d'une topologie discursive est de nature à clarifier les finalités des descriptions linguistiques des textes et des discours, car celle-ci constitue le substrat que viennent découper, selon d'autres configurations, les formations discursives.

NOTES

1. Pour une discussion du statut linguistique de l'appréciatif, voir S. Moirand ici-même.
2. À l'initiative de L. Febvre et M. Bloch, la revue *Les Annales* créée en 1923 propose d'autres sujets d'étude que l'histoire événementielle et, opérant la jonction avec la sociologie, l'anthropologie et l'économie, se centre sur l'histoire des comportements et des représentations.
3. Lepape, P. (1993) : « La Fin des quinze glorieuses » dans *le Monde* (18 mars) Dossier : *Pour comprendre l'histoire*, p. III.
4. Ces textes ont fait l'objet d'analyses au sein d'un séminaire de recherche du CEDISCOR (1992-1993 et 1993-1994) auquel ont participé en particulier: M. Brasquet-Loubeyre, É. Blondel, F. Cicurel, S. Moirand, F. Mourlhon-Dallies, G. Petit, F. Rakotonoelina, P. von Münchow.
5. Dans les exemples qui suivent, on indique au moyen des italiques les marqueurs d'appréciatif.

6. Catégorie regroupant les co-occurents lexicaux d'un lexème, qui constituent avec lui des locutions plus ou moins figées, portant, dans le cas présent, sur la quantité (*Magnus*): *bruit infernal, nécessité impérieuse, mémoire étonnante, mémoire d'éléphant...*

7. Notre traduction.

8. Dagen, Ph. (1993): « Dernières nouvelles d'Italie » dans *Le Monde* (10 décembre), supplément *Le Monde des livres*, p. 5.

RÉSUMÉS

Le concept de communauté discursive comme lieu de la production textuelle permet de fonder une « topographie » qui à son tour autorise la formulation de problématiques descriptives claires. On peut ainsi explorer le fonctionnement des textes à partir d'une opposition entre flux textuels internes à une communauté et flux dirigés vers l'extérieur. Cette dernière entrée, retenue pour une communauté scientifique complexe (l'histoire de l'art), permet de premières caractérisations des stratégies d'écriture dans le cas de l'appréciation.

“Discourse community” appears to be a highly useful concept in text analysis because it visualizes the space of textual exchange. Thus the functioning of texts can be surveyed as textual inflow, internal to a given community, and textual outflow, towards external use. In the case of a given discourse community, art history, writing strategies related to evaluation are examined in texts produced for external use.

INDEX

Keywords : appreciation, discourse community, evaluation, fine arts, sharing of knowledge

Mots-clés : appréciation, beaux-arts, communauté discursive, évaluation, transmission de connaissances

AUTEUR

JEAN-CLAUDE BEACCO

Professeur à l'université du Maine